

Philippe Favier Le monumental en miniature

Françoise-Claire Prodhon

Volume 31, numéro 124, septembre–automne 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/53981ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Prodhon, F.-C. (1986). Philippe Favier : le monumental en miniature. *Vie des arts*, 31(124), 60–60.

PHILIPPE FAVIER LE MONUMENTAL EN MINIATURE

Françoise-Claire PRODHON

Révéle en France, en 1981, avec toute une génération de jeunes artistes, Philippe Favier¹ s'est rapidement affirmé comme l'un des plus singuliers. Au milieu d'un déferlement de peintures, pris dans l'inflation du grand format, témoin des contradictions entre les tenants d'une Transavant-garde à la française et les protagonistes de la Figuration libre (Boisrond, Blanchard, Combas, Di Rosa), il s'est discrètement éclipsé pour choisir sa propre voie hors des sentiers battus... dans le calme de l'atelier-apartement de Saint-Étienne.

L'histoire de Philippe Favier commence véritablement à l'automne 1980. Alors qu'il est encore élève à l'École des Beaux-Arts, il présente une série de petits dessins au stylo à bille, découpés et collés sur les murs de l'atelier. Ces petites scénettes au trait léger, presque enfantin à force de spontanéité, ne mesurent que quelques centimètres. Très vite, ce geste de perplexité à l'égard de la peinture ou de son enseignement, se transforme en un choix déterminant: celui du format minuscule et de la composition à partir de petits éléments découpés et collés à même le mur.



1. Philippe FAVIER
Les Vents, 1986.
Émail à froid sur verre; 21 cm x 11,5.
(Phot. Cyrille Sabatier)

1981-1982. Philippe Favier occupe quelques centimètres carrés de murs blancs avec de petites scènes de bataille, des champs de choux-fleurs, des vues de plages, des bancs de pingouins ou encore des foules sous la pluie avec leurs rangées de parapluies multicolores,...

La réflexion qui pouvait passer, de prime abord, pour purement ludique prend de l'ampleur; pudique, l'artiste se tait mais son travail parle pour lui... Le stylo à bille et le papier journal de ses premiers dessins se voient remplacés par de la peinture et un papier à lettre un peu plus précieux. Favier renoue pas à pas avec une technique

classique; perfectionniste, il va jusqu'à poser une couche de préparation pour restituer le volume du moindre élément. Sans doute plus confiant, il révise ses classiques et s'attaque avec une tendre ironie à la peinture d'histoire: orientalisme et scènes de harem, sujets fantastiques (proches des peintures visionnaires de Bosch ou de Blake), il y ajoute son vocabulaire où la figure de la mort est omniprésente (1983-1984). Hanté par l'idée de l'économie des moyens, il aime expliquer qu'il travaille penché sur son bureau «comme un rond de cuir». Le geste de la main, considérablement réduit par la minutie qu'exige la petite dimension, s'apparente à celui de l'écriture. Fasciné par la mobilité, Philippe Favier s'avoue satisfait de pouvoir à tout moment décoller les compositions du mur pour les emporter avec lui, soigneusement rangées... dans une boîte d'allumettes!



2. Scène de harem, 1982.
8 cm x 6,5.
(Phot. André Morain)

Depuis environ un an et demi, le papier a fait place à de petites plaques de verre clouées sur les murs. D'un fond souvent noir, se détache le dessin gravé, constellé de quelques taches de couleur vive ou d'or. Les scènes s'inscrivent dans l'espace bien délimité de la plaquette de verre et se soumettent au jeu du carré ou du rectangle. Seule concession à son ancienne phobie du cadre, Favier découpe soigneusement le verre pour en casser ensuite les rebords (manière sans doute d'éviter l'effet cadre que produirait un contour trop régulier). Intervenant sur du verre, il prend en compte sa transparence et son épaisseur. Dans l'insondable de cet univers où les figures apparaissent et s'évanouissent comme par magie, le matériau garde son mystère. Rien n'est gravé en surface, toutes les opérations se déroulent au revers de la plaque dont les dernières couches d'émail préservent le secret. Ce changement de support et ce qu'il implique, mérite d'être souligné. En fait, si Philippe Favier a toujours pratiqué la gravure parallèlement aux papiers découpés, son intérêt pour le verre va au delà de cette pratique. La manipulation du papier lui laissait tout loisir de caler à sec une composition, voire d'éliminer une figure; mais l'incision du verre, à l'image de la taille directe du sculpteur, ne lui donne pratiquement aucun droit à l'erreur. De même, il faut revenir sur le choix du minuscule qui caractérise l'artiste. S'il est une marque de pudeur ou de discrétion, ce choix relève également d'une exigence vis-à-vis du public qu'il oblige à une approche radicalement différente. Affolé par les regards et les classifications trop rapides, Favier désire que ses œuvres soient bien vues ou dûment évitées! La petitesse demande au regard du temps, de l'attention, le respect de sa fragilité mais établit en retour une intimité véritable avec l'œuvre. Sans jamais toucher au narratif, Philippe Favier met en place des propositions d'histoire. En état d'attente, il part d'une idée et se laisse surprendre par ce qui surgit au fur et à mesure de la composition. Avec beaucoup de justesse, il a su réintroduire la question du sujet en peinture mais, à l'inverse de la plupart des artistes, il peut jouer sans risque avec tous. Le choix de faire petit donne une immense liberté car il minimise tout ce qui se produit dans l'œuvre (drame, humour, érotisme, terreurs enfantines ou fantasmes d'adulte).

Sourire en coin, Philippe Favier, lutin gentil et malicieux, sautille d'une scène à l'autre. Intarissable lorsqu'il s'agit de parler d'un bon vin mais, brutalement intimidé dès lors qu'on l'interroge sur ce qu'il fait, l'individu et son œuvre ne cessent de nous surprendre. Sans lourdeur et dégagé des prétentions de certains discours sur l'art, aux antipodes de la désinvolture ou du bricolage, Favier semble pouvoir inscrire son histoire dans une durée en dehors de tout phénomène de mode.

Françoise-Claire Prodhon est critique d'art à Paris, à Flash Art.

1. Une exposition de Philippe Favier sera présentée à Montréal, au cours de 1987, à la Galerie Aubes 3935.